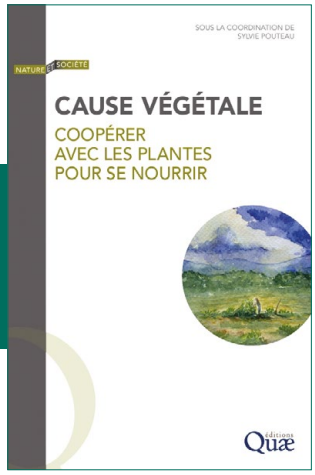
CHRONIQUE... EN LIBRAIRIE



Pouteau (Sylvie)

Cause végétale. Coopérer avec les plantes pour se nourrir

Versailles : éditions Quæ, 2026, 172 p.

ISBN papier : 978-2-7592-4284-9

ISBN PDF : 978-2-7592-4285-6

Prix papier : 25 € – PDF en accès libre.

Adresse de l'éditeur : Éditions Quæ – RD 10 – F-78026 Versailles Cedex

Site internet : https://www.quae.com/

Partant, d'une part, des pratiques de l'agriculture (chapitre 5, par exemple) et de la cueillette (chapitre 2) et, d'autre part, de l'expérience de recherche PlantCoopLab, ce livre collectif présente une réflexion transdisciplinaire à propos des relations entre les végétaux et les êtres humains. Les plantes constituent en effet un angle, sinon mort, du moins peu exploré, de la réflexion éthique et de la recherche au sujet des collectifs humains/non-humains : elles portent généralement plutôt soit sur le milieu en général, soit sur les liens entre humains et animaux – mais les végétaux restent dans l'ombre : quoique reconnus comme vivants, ils sont rarement considérés sous l'angle de leurs capacités actancielles.

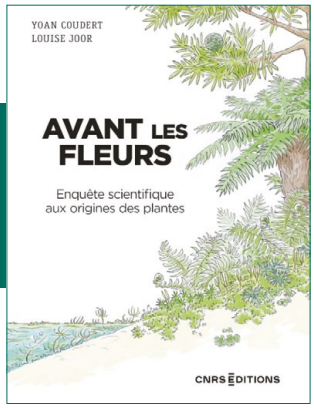
Le propos de ce livre n'est pas d'étendre l'« anti-spécisme » aux plantes (ce serait évidemment une aporie – le chapitre 7 montre d'ailleurs les impasses du véganisme), ni d'anthropomorphiser celles-ci ; mais il vise à ouvrir des portes sur des relations plus riches nous liant à ces composantes fondamentales du milieu et nécessaires à notre vie. Celle-ci se voit ainsi abordée sous différents angles : biologique, quotidienne, culturelle… En parcourant le livre, ce sont des notions *a priori* purement sociales et très générales qui sont repensées au prisme de nos relations avec le végétal. Les chapitres 4 et 6, par exemple, sont consacrés au travail – à ses buts et à ses conditions d'exercice.

L'introduction et le chapitre et 2, eux, invitent à redéfinir le concept de territoire. Sylvie Pouteau (coordinatrice du livre) écrit p. 22 : « la cause végétale pourrait être un moyen de redessiner les contours d'une forme d'« autochtonie » en France et dans les pays occidentaux et de préparer les jeunes générations à s'approprier un des impensés culturels les plus tenaces pour aborder la soutenabilité alimentaire » – et, pourrait-on ajouter, énergétique, artisanale, culturelle, etc. Il s'agit véritablement-là d'une question transpolitique (à la fois cosmopolitique, infrapolitique, métapolitique… mais s'exprimant aussi à travers les débats et règlements de la Cité), qui relie les deux disciplines du « foyer » – économie et écologie, deux mots qui partagent la racine grecque *oikos* – et nous touche, chacune et chacun, dans notre activité.

On constate à regret que la forêt et la foresterie ne sont pas abordées dans ce livre, bien qu'elles eussent offert des exemples abondants et riches de perspectives – mais d'une certaine manière tant mieux : cela ouvre tout un champ de réflexion tant aux jeunes chercheuses et chercheurs du domaine, qu'aux professionnels des filières forêt-bois et autres actrices et acteurs de ces mondes. Forestières et forestiers, qui travaillent sur le temps long des arbres autant que dans l'urgence de la saison voire de l'événement (tempête, sécheresse… ou simple calendrier) pourraient donc devenir des acteurs de premier plan dans cette révolution conceptuelle et pratique.

Enfin, notons que l'éditeur a rendu cet ouvrage librement accessible en PDF : https://www.quae-open.com/produit/381/9782759242856/cause-vegetale.

Jean-Baptiste Bing



Coudert (Yoan) et Joor (Louise)

Avant les fleurs. Enquête scientifique aux origines des plantes

Paris : CNRS Éditions, 2026, 251 p.

ISBN : 978-2-271-15336-4

Prix : 22 €.

Adresse de l'éditeur : CNRS Éditions – 15 rue Malebranche – F-75005 Paris

Site internet : https://www.cnrseditions.fr/

Quand un biologiste passionné par son sujet rencontre une dessinatrice de BD spécialiste des plantes, et que tous deux mettent leur (vaste) humour au service de la vulgarisation scientifique, ça donne ce livre. L'auteur, à la plume gotlibienne (quoique plus fiable que l'inénarrable professeur Burp), recourt autant au jeu de mot que la dessinatrice à l'absurde et à la légèreté. Mais il ne faut pas pour autant croire que le duo renonce à la rigueur du propos. L'objectif est donc atteint : donner à voir comment la recherche contemporaine comprend la singularité des plantes dans l'éventail du vivant, et en particulier les mécanismes biochimiques qui leur auraient permis de conquérir quasiment tous les milieux du globe.

C'est même à une démonstration de ce qu'est la science en marche qu'*Avant les fleurs* nous donne d'assister, puisque Yoan Coudert conclue la longue bibliographie par un *addendum* annonçant que certains faits présentés dans le livre se voient aujourd'hui dépassés par de nouveaux résultats ; d'une manière générale, d'ailleurs, il ne masque pas que les résultats actuels sont surtout des pourvoyeurs de nouvelles pistes permettant d'approfondir les connaissances contemporaines… et donc d'étendre le champ de ce l'on sait ne pas savoir.

L'exercice est donc délicat, mais parfaitement mené. Les plantes à fleurs sont en effet aujourd'hui majoritaires sur Terre, et elles nous accompagnent au quotidien de la plus discrète à la plus exubérante. Mais durant la plus grande partie de leur histoire, les plantes se sont débrouillées sans cette géniale invention. Alors certes les plantes sans fleur existent toujours, et elles aussi sont des compagnons de route habituels de tout un chacun (mousses…) et notamment des forestiers (conifères…). Cependant, pour comprendre ce qui singularise ces dernières et, surtout, pour identifier ce qui leur a permis de survivre aussi longtemps, il faut s'intéresser aux mécanismes originels, et essayer de les retrouver par-delà les divergences évolutives (nombreuses et jamais univoques) et les millions d'années écoulées. Aussi, notre guide sur ce long chemin nous fait faire un certain nombre de détours, tantôt *via* les plantes à fleurs, tantôt *via* des quasi-plantes-mais-qui-n'en-sont-pas-vraiment (certaines algues, par exemple[1]) voire *via* certains champignons.

À moins d'avoir de bonnes notions de biochimie et/ou de sciences expérimentales, on peut donc facilement se sentir un peu perdu lors de certains passages ardus. C'est d'ailleurs là que le concours apporté par Louise Joor est précieux, tant un petit schéma vient éclairer un propos qui, sinon, pourrait rester obscur. Le blog de la dessinatrice[2] confirme d'ailleurs que ce livre n'est pas leur première collaboration, et qu'ils ont pu affûter leur complicité dans de précédents ouvrages…

Le gracieux ballet pédagogique des deux auteurs procède en huit mouvements. Après le premier chapitre qui présente les plantes sans fleurs, dans leur immense variété et leur grande profondeur historique, et le chapitre 2 qui, plus méthodologique, explique comment Yoan Coudert et les autres chercheurs dont il cite les travaux travaillent (utiliser l'ADN des plantes d'aujourd'hui pour « retracer l'évolution » jusqu'aux mécanismes primordiaux), les chapitres suivants procèdent à des allers-retours entre passé reconstitué et présent des plantes sans fleurs à travers certains épisodes cruciaux de leur évolution passée (sortie des eaux, explosion cambrienne…) et de leur vie présente (reproduction, survie en conditions difficiles…). Le dernier chapitre, enfin, se penche sur les défis à venir pour ces plantes lors de l'Anthropocène qui débute.

Parfois ardue, toujours plaisante, cette lecture est donc d'un apport fort riche pour toute personne qui s'intéresse à ces composantes incontournables des forêts que sont les plantes sans fleur.

Jean-Baptiste Bing

1 Cf. par exemple cet article de *The Conversation* : *https://doi.org/10.64628/AAK.w5cuqc6qa.*
2 *https://louisejoor.blogspot.com/*



Vilain-Carlotti (Pauline)

L'épreuve du feu. Habiter autrement la Terre

Paris : Flammarion, 2026, 268 p.

ISBN : 978-2-0801-6273-1

Prix : 21 €

Adresse de l'éditeur : 82 rue Saint-Lazare – CS 10124 – F-75009 Paris

Site internet : https://editions.flammarion.com/

Sorti en juin 2026, cet essai s'est retrouvé tristement au centre de l'actualité dès juillet, avec tous les incendies qui ont éclaté à travers la France, de Fontainebleau au Var en passant par la Gironde…

L'autrice commence par faire appel à ses souvenirs d'enfance en Corse, et constate un changement récent dans la manière dont les incendies sont vécus, craints, combattus et compris par les sociétés occidentales. La première partie du livre se penche ainsi sur les mots pour dire « l'incendie » et « le feu », qu'elle prend bien soin de distinguer notamment en décortiquant les imaginaires – d'un ton très bachelardien – que portent les mots à travers les lieux et les époques.

S'appuyant ensuite sur son expérience de géographe et des milieux méditerranéens, elle montre comment les évolutions sociales – en particulier la conjugaison de l'étalement urbain et de l'enfrichement lié à la déprise agricole – ont conduit à une situation hautement cindynogène, par augmentation des vulnérabilités. Les épisodes de chaleur et de sécheresse extrêmes dus au changement climatique favorisant l'aléa, l'autrice plaide pour que les incendies soient considérés comme des risques socio-culturels autant que naturels (d'autant que 90 % d'entre eux démarrent à cause d'un facteur humain…).

Tirant les conséquences de cet état de fait, la troisième partie prône une politique de prévention qui repose non uniquement sur une action *top-down* qui mobilise lois, règlements, professionnels de l'aménagement et de la lutte, mais surtout sur une revitalisation de pratiques autrefois vernaculaires et aujourd'hui souvent oubliées après avoir été dévalorisées et criminalisées – non par un copier-coller de toute façon impossible étant donné les évolutions sociales, mais de manière adaptée, réfléchie et concertée. Elle plaide finalement pour un usage intelligent du feu pour prévenir l'incendie, et pour une primauté des territoires vivants et vécus sur la centralisation et la bureaucratie.

L'ouvrage présente ainsi un grand intérêt, en ce qu'il nous permet de réfléchir à la question des incendies sur le long terme (qui est le temps des forêts), et non sous le seul coup de l'émotion et de l'urgence (qui est souvent celui de nos sociétés). À travers le parallèle fait avec les inondations[3], l'autrice rappelle également que les catastrophes « naturelles » sont surtout sociales, et nous invite ainsi d'une part à bien penser notre responsabilité non pour nous culpabiliser, mais pour nous inviter à l'action : l'aménagement des territoires ne relève pas de la « nature » mais bien de nous-mêmes.

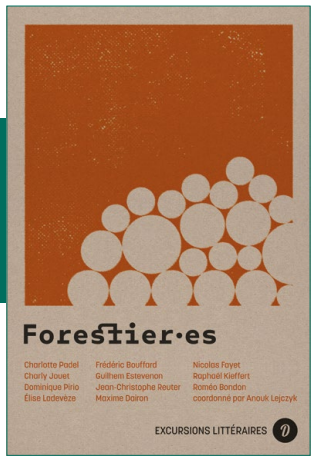
Ce décentrement des perspectives est d'autant plus important qu'il ressort des propos tenus qu'il n'est pas trop tard pour peser : certes l'urbanisation passée ne peut être défaite ; et certes les perspectives d'extension du domaine climatique méditerranéen semblent inéluctables (même en tenant compte des scénarii les plus optimistes – qui ne sont point les plus probables). Mais il demeure possible de repenser la gestion des espaces forestiers et périurbains afin de diminuer les vulnérabilités.

Quant au cœur des espaces forestiers – qui demeurent globalement à l'écart du propos général de l'essai –, moins soumis aux pressions humaines (donc à l'aléa incendie) et offrant moins de vulnérabilités, ils sont surtout plus résilients tant une forêt vivante sait utiliser, sur le temps long, une catastrophe locale pour se régénérer. Dans notre espace européen où même ces cœurs forestiers sont intimement liés à la vie des territoires, Pauline Vilain-Carlotti nous rappelle ainsi que la géographie, outre « d'abord, à faire la guerre[4] », ça sert également par le jeu des échelles spatiales et temporelles à penser lesdits territoires de manière systémique, où « nature » et « culture » s'imbriquent l'une et l'autre de manière trajective.

Jean-Baptiste Bing

3 À la lecture de l'essai de Pauline Vilain-Carlotti, je n'ai pas manqué d'être frappé par les liens évidents à faire avec la pièce de théâtre *Feu la forêt* présentée dans le n° 77/2 de la *RFF*, dans laquelle une « prévention » bienveillante mais centrée sur la gestion de l'urgence engendre finalement une catastrophe qui, laissant les causes profondes dans l'ombre, débouche sur une même impasse systémique. Au-delà d'une divergence quant à l'usage du terme « pyrocène » – que Pauline Vilain-Carlotti réfute en raison de l'imaginaire d'inélucatbilité et de naturalité qu'il porte – un échange entre cette dernière et les auteurs de la pièce serait sûrement intéressant.

4 Petit clin d'œil-hommage à Yves Lacoste, décédé le 20 juin dernier. Ce géographe, qui a redonné des lettres de noblesse à la géopolitique en France avec son livre *La géographie ça sert, d'abord, à faire la guerre*, s'est ensuite beaucoup intéressé aux rapports des sociétés à leur environnement.



Lejczyk Anouk (coord.) :

Forestier·es

Paris : Dire le travail, 2026, 192 p.

ISBN : 979-10-96697-14-4

Prix : 18 €

Adresse de l'éditeur : 8 rue du faubourg Poissonnière – F-75010 Paris

Site internet : https://www.direletravail.coop/

C'est d'une (double) belle aventure éditoriale qu'est sorti ce livre. D'une part, celle de l'éditeur : société coopérative à intérêt collectif rassemblant 70 sociétaires – les uns spécialistes des questions du travail, les autres bien sûr, de l'édition – l'éditeur « Dire le travail » explore cette thématique à la fois par son mode de fonctionnement interne, et par les livres publiés. Il s'inscrit ainsi dans la lignée de collections comme « Terre humaine » (Plon) qui, du témoignage et de la vie quotidienne dans toutes ses dimensions, font non seulement un aliment pour la création, mais leur confèrent une dignité littéraire équivalente à celle des genres et des auteurs mieux reconnus socialement. En cohérence avec cette politique, l'imprimeur lui-même fait partie de ces SCOP engagées, et travaille avec plusieurs éditions associatives.

D'autre part, donc, deuxième aventure : le livre lui-même, élaboré lentement mais sûrement par un collectif de onze auteurs et autrices réunis autour d'Anouk Lejczyk. Dans un court préambule, poétique et joliment intitulé « Orée », celle-ci commence s'interroger sur l'absence des forestières et des forestiers dans l'imaginaire socialement partagé au sujet des forêts. Passée elle-même par une formation forestière, elle s'est faite auditrice et chercheuse d'histoires : celles de ses collègues et partenaires, qu'elle a su convaincre de la rejoindre et de lui confier leurs mots. Metteuse en page – comme il y a des metteuses en scène – elle se fait maïeuticienne : « Nous posons les textes un à un sur l'établi, les triturons ensemble jusqu'à les voir prendre la forme qui leur convient, et composer, à eux-tous, un recueil-forêt. […] Alors, le fichier numérique redevient matière, un livre en papier, produit dérivé du bois. »

(Petite digression : Anouk Lejczyk a raison d'insister sur ce point : la matérialité du livre. Nous avons déjà souligné, dans ces colonnes, à propos d'autres livres, que l'existence du numérique permet à leurs auteurs et éditeurs de s'engager dans une démarche de science ouverte ; c'est d'ailleurs également le cas pour notre version électronique. Mais avoir en mains un livre ou une revue de papier et d'encre, pouvoir toucher ces matériaux et sentir leur odeur, cela demeure irremplaçable ; et *Forestier·es*, justement, est d'un contact agréable et doux sans être glissant.)

En lisant, on écoute donc des voix qui se succèdent : la parole tourne, l'une la prend pour un petit temps, la passe à un deuxième, puis un troisième dit quelques mots, la première reprend le flambeau, puis une quatrième… Les textes se succèdent, les uns très factuels, centrés sur une anecdote vécue et présentée avec la sensibilité propre à chaque personnalité, les autres plus lyriques voire poétiques. Chaque auteur et autrice se présente en début d'ouvrage, et s'identifie ensuite par un pictogramme-feuille, invitant lectrices et lecteurs à un petit jeu de reconnaissance au fur et à mesure que les textes se succèdent.

En ouvrant une ou quelques porte(s) sur leur quotidien, Charlotte Padel, Charly Jouet, Dominique Pirio, Élise Ladevèze, Frédéric Bouffard, Guilhem Estevenon, Jean-Christophe Reuter, Maxime Dairon, Nicolas Fayet, Raphaël Kieffert et Roméo Bondon nous font aussi découvrir – par-delà les sigles des institutions et les catégories d'entreprises et/ou d'acteurs que l'on a l'habitude de croiser : ONF, CNPF et CRPF, ETF, gestionnaires, propriétaires, associatifs, bûcherons, chasseurs, écolos… – le quotidien qui se cache derrière les cases, ainsi que et les alliances et conflits possibles dans la particularité de chaque contexte local. On voit ainsi se dessiner, à travers les itinéraires professionnels et personnels, à travers les choix stylistiques et narratifs faits, des portraits impressionnistes, aussi variés que possible – mais avec, tous, un point commun : l'amour de la forêt et du métier choisi, l'attachement au travail bien fait, la relation forte qui lie ces artisans du quotidien à leurs outils de travail et aux milieux qu'ils contribuent à co-construire.

Jean-Baptiste Bing

Licence Creative Commons
Attribution - 4.0 International (CC BY 4.0)